

## Chronique / Kroniek

---

### Récit d'une mission anthropobiologique au Congo Belge (1 février – 30 mai 1949).

François TWIESSSELMANN † & Rosine ORBAN

#### Avant-propos

À l'âge de 86 ans, François Twiesselmann<sup>1</sup> (1910-1999) a rédigé ses souvenirs d'une enquête anthropologique menée en 1949 au Congo Belge et subsidiée par l'Institut royal colonial belge.

Nous avons voulu en publier ici de larges extraits dans la mesure où ce travail contient des informations à conserver dans la mémoire collective et parce qu'un intérêt certain se porte actuellement sur ces aspects de l'histoire des sciences. Je citerai en exemple les expéditions françaises du CNRS sur les traces de l'explorateur Paul Du Chaillu (1831-1903) (Hombert & Perrois, 2007).

Ce texte de François Twiesselmann s'inscrit dans la foulée de trois autres ouvrages autobiographiques de la même veine (1990, 1992 et 1999).

Au cours de sa mission africaine, F. Twiesselmann a relevé 27 mensurations corporelles et céphaliques auprès de 1.307 individus.

Toutes ces données, ainsi que les empreintes digitales<sup>2</sup> et les photographies de face et de profil de chaque sujet, sont conservées à la section d'Anthropologie et Préhistoire de l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique (annexe 1).

Je remercie mes collègues, les Professeurs Guy Coppoïs, Stéphane Louryan et Jean-Jacques Van Mol de l'Université Libre de Bruxelles, pour leur révision du texte et leurs conseils judicieux ainsi que Denise Vandemeulebroucke, Pierre Cornand et Freddy Vande Meulebroecke pour leur précieuse aide logistique.

Le 10 mai 1940, Hitler, ses avions de chasse en piqué, ses bombardiers, ses colonnes blindées et ses cohortes de soldats transportés dans des camions bloquent toute possibilité de quitter la Belgique. Mobilisé comme 600.000 autres Belges, j'essaie de reprendre mon souffle, et de regagner le Musée royal d'Histoire naturelle de Belgique. J'y trouve Monsieur Josse-Henri De Buyst, le préparateur de la section d'Anthropologie et de Préhistoire.

Est, lui-aussi pris au pris au piège, le Docteur Georges Gerkens, médecin-directeur de l'hôpital congolais de Libenge. [...]

Ensemble, nous essayons d'établir un critère biométrique de la débilité des enfants belges en faisant une enquête à la Fondation Pro-Juventute qui héberge dans des maisons d'accueil les enfants les plus atteints de privations (Govaerts *et al.*, 1945).

Le 31 décembre 1942, Monsieur Denis Bodeux, bibliothécaire, m'apporta un mémoire édité par le Musée (Twiesselmann, 1942). Le seul mérite de mon travail est de comparer le crâne d'une femme Ba-Bongo de la région de Franceville, d'une femme Ba-Bongo du Haut-

Ogoué, d'un homme de la région de Baturi et d'un adolescent Ba-Binga de la Sangha à une série de 93 crânes du Cameroun publiés par Drontschilow (1918) en utilisant la méthode graphique des écarts réduits préconisée par Théodore Mollison (1938). Il apparaît que les dimensions des crânes de Pygmées sont réduites par rapport à celles des Noirs du Cameroun, mais qu'elles n'en diffèrent guère par leurs proportions. La hauteur de la face est plus petite et la largeur du nez plus grande. Il est au niveau individuel, hasardeux de distinguer le crâne d'un Pygmée de celui d'un Noir de la même région.

Cela m'incite à parler des Pygmées avec le Dr Gerkens. Le Gabon à l'échelle de l'Afrique n'est pas fort éloigné de la région de Libenge où Gerkens voudrait que je me rende après la guerre quand il y sera retourné. La région

---

<sup>1</sup> *In Memoriam* François Twiesselmann (1910-1999), *Anthropologie et Préhistoire*, **110** (1999) : V-XV.

<sup>2</sup> Les empreintes digitales ont été étudiées en 1977, 1979 et 1980 par Stana Vrydagh-Laoureux.

de Libenge possède aussi ses Pygmées, les Bambenga, qui seraient, semble-t-il, un peu plus grands que les Ba-Binga du Gabon. Parler des Pygmées de la forêt équatoriale dans laquelle ils se seraient installés avant les Noirs, cela nous réchauffe. On en oublierait l'hiver et aussi que nul ne peut prévoir la date de l'issue de la guerre.

Ce n'est qu'au mois de mai 1945 que la Wehrmacht capitule, le 7 à Reims et le 9, à Berlin. C'est la fin du cauchemar.

Le 10 juin 1945, le Dr Gerkens accompagné de sa femme et de leur petite fille viennent prendre congé de nous, au Musée royal d'Histoire naturelle. Pas besoin de grandes effusions. Chacun sait ce que chacun ressent et pense.

La famille Gerkens s'est déjà présentée à la rue Bréderode où, sous le contrôle de l'Institut de médecine tropicale d'Anvers, ils ont été vaccinés notamment contre la fièvre jaune. On leur avait rappelé que prévenir vaut mieux que guérir ; contre la malaria, la quinine doit être prise chaque jour.

Le Docteur Gerkens a appris que les Allemands estimaient à sa juste valeur l'Institut d'Anvers. De jeunes médecins allemands s'étaient inscrits aux cours et aux autres exercices de laboratoire en vue de faire face à la reconquête des colonies africaines que le traité de Versailles du 28 juin 1919 (mettant fin à la Première Guerre mondiale) avait enlevées aux Allemands. Adieu veau, vache, cochon, couvée.

## 20 janvier 1949

Le 20 janvier 1949. Monsieur Victor Van Straelen, Directeur du Musée d'Histoire naturelle et Président des Parcs nationaux du Congo belge m'annonce que l'Institut royal colonial belge propose de me rendre à Libenge du 1<sup>er</sup> février au 30 mai. Cette mission je dois l'accepter.

Dès le 1<sup>er</sup> février 1949, c'est donc mon tour de me rendre au Centre médical de la rue Bréderode pour être vacciné. On me conseille aussi au sujet des achats pour garnir ma valise : casque colonial, chemises légères à col ouvert,

culottes courtes (*capitula*), bas blancs en coton. J'y joindrai une paire de bottillons de l'armée américaine : empeigne lacée surmontée d'une bande poreuse de trois boucles enserrant le dessous de la cheville.

Le 6 février, je rejoins l'aérodrome de Melsbroek où m'attendent, pour me rendre le départ plus réconfortant, mes collaborateurs de la section d'Anthropologie et de Préhistoire du Musée (Fig. 1).

Leur présence vaut mieux que de longs discours.

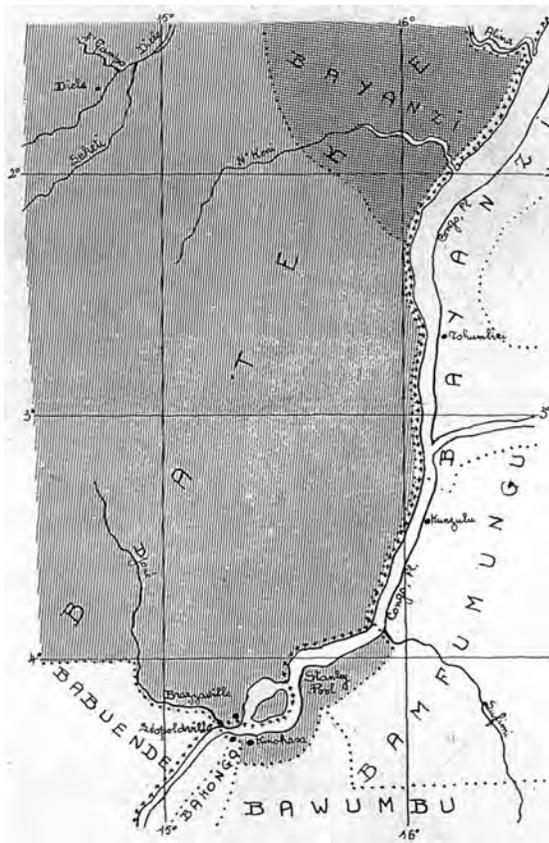
À 3 heures de l'après-midi me voici installé avec mes trente kilos de bagages dans un petit avion DC 3, qui a fait ses preuves à la fin de la guerre. C'est un avion assez lent, mais stable. Une vingtaine d'autres passagers sont du voyage. [...] À 11 heures, nous survolons les balises de Casablanca. À l'atterrissage, un choc secoue le DC 3. L'équipage et les passagers se rendent dans un baraquement où les attendent des boissons rafraîchissantes. Un adjudant de gendarmerie française monte la garde. Je le rejoins. Des camions chargés de soldats marocains font le tour de l'aérodrome. L'adjudant me dit que le choc qui nous a secoués, est dû à l'éclatement d'un des pneus de l'avion. Il est habitué aux attentats commis par des dissidents marocains. Une camionnette est partie vers la base de l'armée américaine pour y trouver un pneu de rechange. À minuit, la roue munie d'un pneu neuf, est remontée par les mécaniciens de l'aéroport. Le DC 3 redécollé, il va survoler le Haut-Atlas et s'enfoncer dans le ciel du Sahara. L'avion se cabre, perd de l'altitude, en reprend comme une cavale rétive. Le lever du jour nous réveille. Le soleil se lève tôt quand on se rapproche de l'équateur. Et voici que nous survolons un paysage un peu inattendu : des villages cultivés et verdoyants. Ils sont proches les uns des autres. Et voilà l'aéroport de Kano. L'hôtesse nous conduit au « Guest-House » où on nous sert un solide breakfast tout britannique. [...]

À Kano, on voit autour de l'aérodrome des cyclistes noirs juchés sur un vélo fabriqué à Coventry. Autos et cyclistes roulent à gauche.

Et voici que commence notre dernière étape, nous rejoignons Léopoldville (Fig. 2). Le



**Fig. 1** — 6 février 1949 : le personnel de la section d'Anthropologie de l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique accompagne le Docteur Twiesselmann à l'aérodrome de Melsbroek (Belgique). De g. à dr. Henri De Buyst (préparateur-technicien), Cécile de Heinzelin-Potvliege, Jean de Heinzelin (naturaliste), François Twiesselmann (chef de section), Robert Vandervoort (dactylographe) et Prosper Schittekat (préparateur-technicien).



**Fig. 2** — Léopoldville et son faubourg Kinshasa sont bâtis sur la rive gauche du Congo en face de Brazzaville, en territoire Bateke dont la plus grande partie s'étend sur la possession française du Congo-Brazzaville. Au sud-ouest de Léopoldville les Bakongo s'insinuent entre les Babunde et les Bawumbu. Le Stanley Pool est inséré entre les deux bras du fleuve Congo. (Maes & Boone, 1935 : 184).

DC 3 prend de l'altitude pour survoler les crêtes élevées du Cameroun. Nous rencontrons une nappe de nuages orageux qui nous obligent à voler en boucles. Entre deux nuages, on voit l'estuaire du fleuve Congo déversant ses eaux rougeâtres qui se dissipent dans l'océan Atlantique. [...] L'avion vole en boucles jusqu'à ce que l'orage cesse et qu'apparaisse l'aérodrome de Léopoldville. [...] Un autobus nous conduit de l'aérodrome de la N'djili vers le centre de la ville. Au cours du trajet, nous passons sous un viaduc de la ligne Matadi-Léopoldville. Au-dessus de la route est fixée la légendaire réclame de Coca-Cola. Sans commentaire.

Enfin voici l'hôtel. J'extrais de ma valise casque et vêtements. Je vérifie que les trousse anthropométriques n'ont pas été oubliées.

De Bruxelles, via Casablanca et Kano, le vol a duré 27 heures.

Il est 4 heures de l'après-midi. Je me munis d'un Leica avec lequel je compte photographier de face et de profil, tous les Noirs qui se prêteront au supplice d'un examen anthropologique.

Il est temps de sortir de l'hôtel. La nuit tombe à 6 heures. Je voudrais photographier un Noir pour vérifier le temps de pose. Me voici mêlé à la vie de la rue. La circulation automobile et celle de très nombreux cyclistes sont réglées par un policier congolais vêtu de bleu et coiffé d'un casque. Son bâton blanc me permet de traverser l'avenue pour rejoindre un garçonnet. Je le photographie en faisant varier le temps de pose. Le garçonnet me tend la main. Il me fait comprendre que je lui ai pris son image et qu'il convient d'en tenir compte. Je m'exécute. Le gosse rit de toutes ses dents blanches. Sur le rond-point central de la place, un Noir tond à l'aide d'une tige métallique dont l'extrémité est coudée et coupante, sans hâte, les herbes folles, les matétés qui repoussent si vite.

Je me mets en quête pour développer le bout de film impressionné. Me voici chez un photographe d'origine luxembourgeoise, nommé Faber. La peau noire absorbe vraiment beaucoup de lumière : le temps de pose optimal est de deux secondes.

## En route pour Libenge

Après deux jours d'attente, me revoici à l'aérodrome. Un autre DC 3 décolle, il vole à basse altitude en remontant le cours du Congo. Il survole le « Stanley Pool » une immense étendue marécageuse. Les larves d'anophèle doivent y pulluler. On suit le fleuve Congo et puis son principal affluent, l'Oubangui pour atteindre Libenge.

D'en haut on distingue aisément sur les sédiments laissés à découvert par la végétation de moins en moins envahissante, des crocodiles étalés paresseusement mais, sans doute attentifs à une proie qui pourrait mériter une brusque détente. Et voici que l'avion atterrit à Libenge. Le Dr Gerkens m'accueille. Enfin nous nous retrouvons comme nous l'avions souhaité pendant la guerre. Il me conduit au modeste mais propre « Guest-House » qui me servira de base à Libenge. Puis il me mène à l'hôpital de Libenge (Fig. 3) dont il est le Directeur. En cours de route il me raconte que le poste de Libenge ne comporte guère qu'une cinquantaine de Blancs, Belges en majorité et quelques commerçants portugais. Ceux-ci sont installés à la limite du village indigène qui a grandi autour de Libenge et ne compte que 4.000 habitants appartenant à l'ethnie Bwaka. Ce village, les Noirs l'appellent « Le Belge ». [...]

À 4 heures, le Dr Gerkens me propose de passer par l'hôpital et de demander à Maurice



Fig. 3 — On construit une nouvelle aile de l'hôpital de Libenge. Archives IRScNB - Film 145, photo 23.

Totomby, un infirmier bangala de remonter, avec nous, d'une dizaine de kilomètres vers le nord, sur la route de Libenge à Batanga. La voiture s'enfonce dans le couloir forestier dont la végétation verte contraste avec la route, rougeâtre de latérite dont l'auto soulève la poussière derrière elle. Nous arrivons à un campement à demi-fixe de Bambenga. Deux marmots se sauvent devant la voiture. On voit bientôt apparaître, vêtu d'un pagne en écorce battue retenu à la taille par une mince courroie en peau d'antilope, un tout petit vieillard, qui est le chef de la communauté pygmée. Tout droit, sur ses courtes pattes, il nous regarde de ses yeux humides qui luisent au-dessus de sa longue barbe grise. Sa femme le suit. Elle nous dévisage de ses yeux un peu inquiets peut-être. Et puis voilà une série imposante de gosses bien joufflus, quelques femmes et quelques jeunes hommes adultes, ceux qui sont restés au campement.

Le vieux chef se nomme Ilombé ; il est polyglotte. Il connaît le lingala, la langue véhiculaire

des commerçants du fleuve. La conversation entamée devient vite très animée, car ainsi qu'ont coutume de le dire les Noirs, les Pygmées sont joyeux et bavards.

Les Bambenga se situent géographiquement à peu près au milieu de la large bande de dispersion des Pygmées de la forêt équatoriale (Fig. 4). Cette aire de dispersion se déroule sur 2.400 kilomètres de part et d'autre de l'équateur, de l'océan Atlantique jusqu'à l'est de la chaîne des grands lacs en Afrique centrale. En latitude, elle s'étend sur 700 à 800 kilomètres, en moyenne.

Il est quasi 6 heures. Il est temps de rentrer à Libenge avant la tombée de la nuit.

Je reste abasourdi. Le Dr Gerkens a bien fait les choses. À peine débarqué de l'avion voilà que j'ai été confronté aux légendaires Bambenga. Le Dr Gerkens reconduit Maurice Totomby dans sa maisonnette où il rejoint sa femme. Maurice Totomby (Fig. 5) m'accompagnera tout au long de mon travail. Nous serons accompagnés

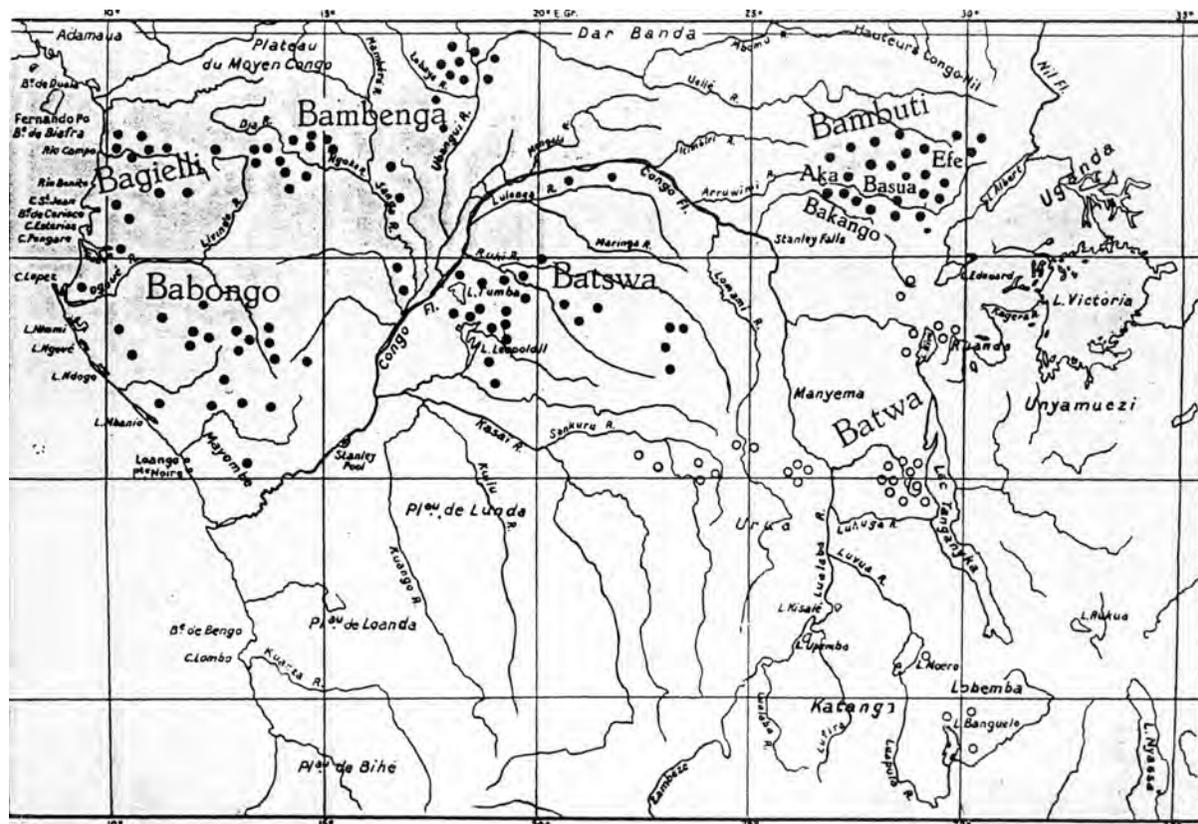


Fig. 4 — Carte de répartition des Pygmées et des Pygmoïdes en Afrique centrale (Maes & Boone, 1935. 1 : 315).



**Fig. 5** — Groupe de chasseurs Bambenga de la région de Libenge, en compagnie du Dr G. Gerkens, médecin-directeur de l'hôpital de Libenge et de Maurice Totomby, un infirmier bangala. Devant l'épaule gauche du Docteur, le vieil Ilombé chef des Bambenga. Archives IRScNB - Film 86, photo 36.

de Jules Salo, greffier au tribunal indigène. Les délits qui en Belgique sont jugés par les Tribunaux de Justice de Paix, sont au Congo appréciés par le Droit coutumier et dans la langue de la région. Jules Salo est le fils d'un colon italien et d'une femme bwaka.

Il est 6 heures. La nuit tombe brusquement. On entend la pétarade des groupes électrogènes. Il faudra s'y faire. [...] Nous voici dans la maison des Gerkens (Fig. 6) [...] Madame



**Fig. 6** — À gauche : la mission de Libenge. À droite : la maison du Docteur Gerkens. Archives IRScNB - Film 145, photo 25.

Gerkens nous attend dans la barza, sorte de véranda protégée par un treillis à mailles fines pour isoler des moustiques.

Madame Gerkens a préparé une mwanbe dont elle nous donne la recette : il s'agit de morceaux de poulets cuits dans l'huile de palme avec du sombé (sorte d'épinard) et on le sert avec du riz. On le pimente avec de la poudre de pili-pili. Madame Gerkens précise qu'il ne faut pas exagérer la dose de pili-pili. Le Dr Gerkens a connu des cas où une dose exagérée a produit des hémorragies intestinales très douloureuses et inquiétantes pour celui qui avait été victime de mauvais plaisants.

La journée a été fructueuse mais fatigante.

Me revoici dans le « Guest-House » de l'aérodrome. Le soleil est levé depuis belle lurette quand je me réveille mais je me sens détendu.

### Première journée de mensurations

L'après-midi le Dr Gerkens passe me prendre avec mes trouses anthropométriques et le précieux Leica. Il me conduit dans une clairière où les Pygmées ont établi un de leurs gîtes temporaires. Les huttes faites de larges feuilles

de palmiers sont hémisphériques. Une entrée minuscule permet d'y pénétrer. Les enfants y courent joyeusement. Ces abris réservés aux dépouilles de la chasse ou aux racines de manioc et aux patates douces que les Pygmées obtiennent des Noirs en échange de gibier, sont des hangars : un toit de feuilles de palmier supporté par des piquets.

Le vieux chef Ilombé a rassemblé 35 jeunes adultes rentrés d'une période de chasse. Il nous explique, en lingala, que les Pygmées ne chassent pas les félins parce qu'ils n'estiment pas leur chair. Ils ne leur font une chasse sans merci que s'ils ont blessé un membre de la tribu.

Parmi les animaux de grande chasse, celui qui donne lieu à la lutte la plus impressionnante est l'éléphant. Attaqué à la flèche empoisonnée qui ne peut être efficace à coup sûr que si elle atteint un des yeux, poursuivi à l'arc et à la lance fabriquée par un forgeron Noir, jusqu'à ce qu'elle tombe, la bête énorme. Elle est dépecée prestement à coups de machette.

Maurice Totomby, Jules Salo et moi soumettons les 35 jeunes chasseurs d'éléphants au supplice de la prise des 27 mensurations céphaliques et somatiques (annexe 2.2) et de la photographie de face et de profil (Fig. 7 à 11). Les empreintes digitales et palmaires sont aussi prélevées. Le travail qui nous attend ne fait que commencer.



Fig. 7 — Ilombé, le vieux chef Bambenga porte son pagne en cotonnade.  
Archives IRScNB - Film 86, photos 18 et 19.



Fig. 8 — Une grand-mère. Archives IRScNB - Film 84, photos 36 et 37.



Fig. 9 — Une jeune femme.  
Archives IRScNB - Film 84, photo 19.

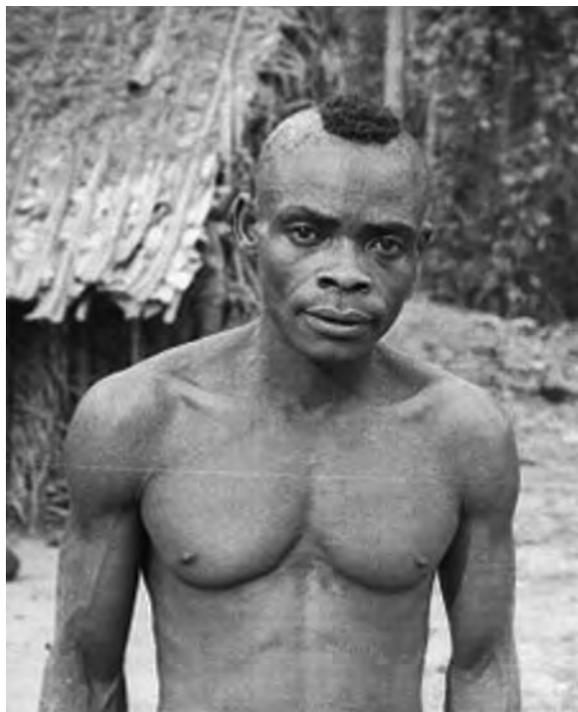


Fig. 10 — Un Bambara au visage caractéristique : nez large, espace nasio-labial haut. La chevelure a été taillée en ne préservant que le sommet du crâne. Archives IRScNB - Film 84, photos 25 et 26.

### Oh ! Père Éléphant

Le dépeçage de l'éléphant ne se fait pas sans rituel précis (Trilles, 1932). Ilombé raconte, Maurice Totomby traduit :

« "Kia, maître éléphant" crient les chasseurs en s'appuyant la tête sur le bras replié en arrière. Si l'éléphant est un mâle, je procède au rituel de l'émasculat. Je me mets autour du cou une liane fleurie comme celle qui orne la fiancée avant le mariage. J'en entoure également les défenses de l'animal, puis je procède au rite. La dépouille enveloppée dans des feuilles d'érythrophoeum est ensuite enfouie au plus profond de la forêt. En prenant sur moi la couronne de fleurs, je commence à chanter :

"Notre sagaie s'est égarée :  
Oh ! Père Éléphant  
Nous ne voulions pas te tuer  
Nous ne voulions pas te faire du mal  
Oh ! Père Éléphant."

En entourant les défenses de fleurs, je chante ensuite :

"Ne nous fais pas sentir ta colère.

Ta vie sera désormais meilleure,  
Tu vis au pays des Esprits  
Nos pères vont avec toi renouveler l'alliance  
Ta vie sera désormais meilleure,  
Tu vis au pays des Esprits."

Puis nous allons tous enterrer les testicules de l'éléphant qui, jamais, ne doivent être mangés :

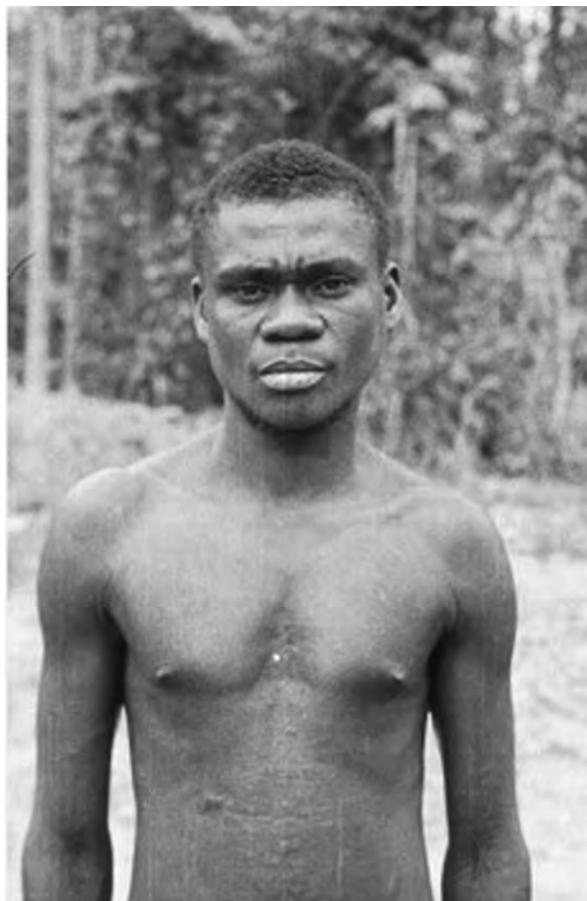
"Ici tu vas reposer pour toujours :  
Repose en paix désormais.  
Ici sont tes enfants,  
Que ta colère sur eux ne retombe pas."

Nous revenons alors près du cadavre. Je monte sur le corps de l'éléphant en chantant son chant de mort. Le chant fini, le dépeçage commence. »

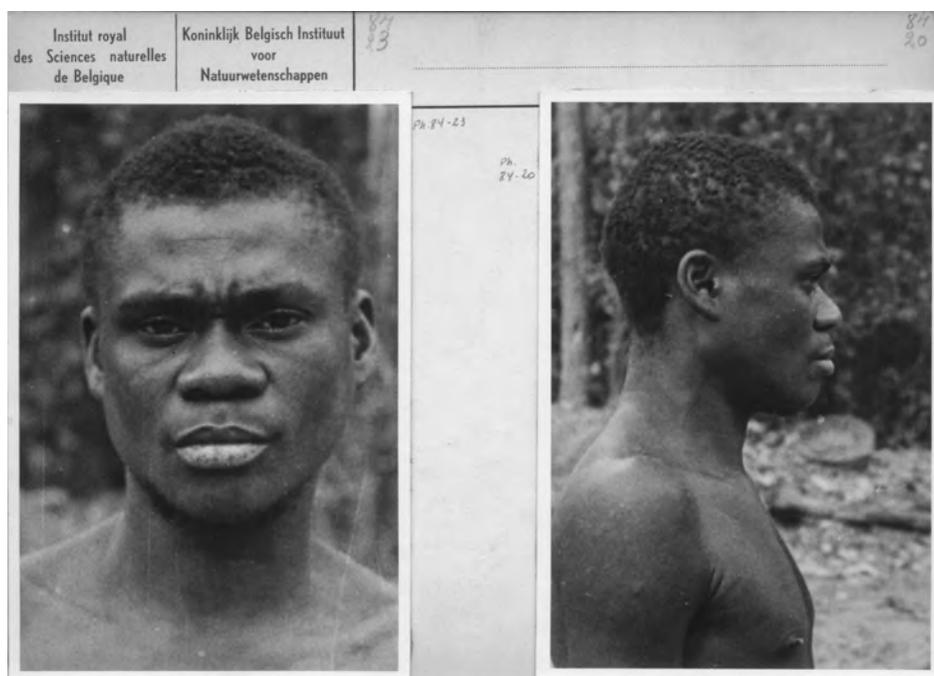
Il est grand temps que nous rentrions à Libenge. Le vieil Ilombé nous a impressionnés.

### Retour à Libenge

En cours de route nous croisons un motocycliste. Le Dr Gerken nous dit qu'il s'agit de



**Fig. 11a et 11b** — Un autre chasseur Bambenga.  
Archives IRScNB - Film 84, photo 22.



**Fig. 11c** — Sa fiche photographique conservée dans les archives de l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique (IRScNB).

Monsieur Camille Dujardin, de Gedinne, agent sanitaire qui a suivi des cours d'infirmier à Namur. Le gaillard a acheté dans le surplus de l'armée anglaise une moto « Triumph » de 500 cc de cylindrée, afin de rejoindre plus facilement les villages isolés en dehors des routes. Il s'est embarqué à Anvers sur un bateau qui l'a déposé à Matadi. Il a repris la route craignant la lenteur du train de la ligne Matadi-Léopoldville, construite pour éviter les rapides de Livingstone qui empêchent la remontée du Congo. À partir de Léopoldville, il a emprunté une des barges à fond plat, pourvues de roues à aubes mues par une chaudière chauffée au bois. Il a patiemment écouté la chanson de l'eau du fleuve agitée par les aubes et les halètements rythmés de la vapeur qui s'échappe. Il a remonté le fleuve jusqu'à Coquilhatville située sur l'équateur. De là le motocycliste a rejoint Libenge. Le Dr Gerkens apprécie beaucoup le travail de M. Dujardin qui parcourt le territoire de Libenge pour juger de l'état sanitaire, pour repérer les malades qu'il faut transporter à l'hôpital de Libenge. Celui-ci comporte deux ailes reliées par un passage couvert. L'une des deux ailes est réservée aux malades ressortissant à la médecine interne, l'autre héberge ceux qui doivent être traités par un chirurgien. Les cas chirurgicaux graves sont transférés à l'hôpital de Stanleyville. M. Dujardin organise de main de maître la campagne de dépistage des maladies tropicales. Une tente, deux chaises, une table. Sur les chaises deux infirmiers noirs et sur la table, deux microscopes.

M. Dujardin ponctionne les veines et les ganglions de la base du cou. Les Noirs n'ont pas leur pareil pour déceler au microscope, les hématozoaires parasites des globules rouges et agents du paludisme ou les trypanosomes parasites du sang et des tissus, transmis par la glossine ou mouche tsé-tsé. Ces protozoaires flagellés provoquent la maladie du sommeil.

Nous revoici à Libenge. Le Dr Gerkens reconduit Maurice Totomby et Jules Salo dans leur foyer et moi au « Guest-House » de l'aéroport. [...]

Le lendemain, nous devons aller au « Bureau du Territoire » faire connaissance de l'agent territorial, Paul Danlois. Le voici devant nous. C'est un homme qui me connaissait de nom, avant de me voir. Il nous fait asseoir. C'est lui qui doit cumuler les responsabilités de l'entretien des routes et des ponts, et veiller à ce que les Noirs fauchent les « matétés » autour de leurs cases rondes à toit pointu. Il est responsable du maintien de l'ordre et décide si un délit doit être jugé par un tribunal coutumier, ou s'il faut transférer le fauteur de troubles à Stanleyville où se trouve un Tribunal de Première Instance.

Gerkens et l'agent territorial ont organisé le bon déroulement de mon travail qui ne fait que commencer en dehors de Libenge de sorte que les Noirs se présentent aux séances de mensurations anthropométriques en ayant dûment marqué leur accord.

Gerkens me dit en souriant que son registre des patients est plus copieux que celui de l'agent territorial. Celui-ci surveille le travail des Noirs qui s'y soustraient souvent en se cachant dans la forêt en attendant que l'agent quitte leur village.

Les Noirs nomment Gerkens le « monganga mondele » (sorcier blanc) et prennent les médicaments prescrits. Ce qui ne les empêche pas de consulter leur monganga dont la « prescription » habituelle consiste à égorger un coq, à verser le sang dans une fosse à y enterrer la victime en plantant devant la case un bâton couronné par un bouquet de jeunes feuilles de palmier.

En vérité, il vaut mieux doubler ses chances de guérison mais on ne saura jamais si c'est le sorcier blanc ou le sorcier noir qui a guéri le malade.

### **Chez les Bwaka du « Belge »**

Ce sont les services de l'agent territorial qui sont chargés de nous transporter, Maurice Totomby, Jules Salo et moi, avec armes et bagages à notre première étape en dehors de Libenge : Gemena en territoire Bwaka.

Nous voici arrivés devant la Mission. L'église et tout ce qui concerne les cérémonies

du culte sont l'apanage du Père Supérieur. Le Père Alexis nous accueille. Il nous dit que la Mission comporte une école pour enfants noirs, des ateliers où on enseigne la menuiserie et les rudiments du métier de maçon. Un couvent de bonnes Sœurs envoie en chaise à porteur (*tipoye*) des Sœurs qui vont dans les villages enseigner aux jeunes mères l'hygiène qu'exigent les nourrissons et les jeunes enfants. Elles apprennent à la jeunesse de la couture, du tricot et du crochet.

Nous sommes rejoints par le maître d'école. C'est le Père Fulbert qui est diplômé de l'école normale de Malonne, près de Namur. Le Père Fulbert (Fig. 12) est exubérant. Il nous raconte, qu'il n'y a guère, il a eu maille à partir avec un des éléments Noirs qui viennent, pieds nus de bien loin souvent. Ils marchent à la queue leu leu, leur cahier et leur pain de manioc sur la tête.

Un des petits Noirs portait un collier en poils d'éléphant. Le Père Fulbert lui a demandé qui lui avait donné ce collier et à quoi ça servait. Et le petit Noir de dire : « Père 'Filibert', c'est un Bambenga qui l'a donné à mon père.



Fig. 12 — Le Révérend-Père Fulbert.  
Archives IRScNB - Film 145, photo 24.

Cela porte bonheur. Mais toi, mon Père, c'est Dieu qui t'a donné pour te porter bonheur, ce grand chapelet que tu portes à la ceinture ». Que répondre à cet enfant ?

Le lendemain la camionnette de l'agent territorial vient nous enlever avec trousse, Leica, une table et deux chaises et, préparées par M. Danlois, les provisions pour nous alimenter pendant six jours. Nous arrivons à Gemena (Fig. 13).

Hommes et matériel descendent dans le gîte d'étape. Il s'agit d'une sole en béton dans laquelle ont été enfoncés huit pieux qui soutiennent un toit conique fait de larges feuilles de palmier. Quatre lits avec matelas et draps sont disposés sous une moustiquaire. Le gîte est construit à environ 500 m du village de Gemena et de son « Belge ».

On ouvre les malles. On extrait nourriture et bouteilles d'eau. L'agent territorial n'a pas manqué de nous prêter un réchaud à essence à pression pour chauffer l'eau nécessaire à préparer du potage à partir de sachets tout préparés et bien sûr, l'inévitable café.

La table et les trois chaises sont installées. Les trousse anthropométriques et le Leica sont prêts. Le travail peut commencer.

Les Noirs nous attendaient. Il s'agit de Bwaka Minagende du « Belge ».

Jules Salo s'assied à la table devant les fiches anthropométriques comportant 27 mensurations somatiques et céphaliques imprimées à Bruxelles et qu'il va falloir remplir (annexe 2).

25 Bwaka vont être mesurés, ce matin avant 11 heures. Les Noirs nous observent avec curiosité. Ils se demandent sans aucun doute à quoi tout ce travail peut être utile.

Et le rythme de travail s'installe. Maurice Totomby appelle le premier sujet. Et lui dit de s'asseoir sur une chaise. En lingala : « kissa na kiti ». C'est à moi qu'il revient de mesurer les dimensions classiques du crâne et de la face. Le Noir se redresse pour se prêter aux mensurations corporelles. Jules Salo transcrit chacune des mesures sur la fiche puis Maurice Totomby, muni d'une ardoise d'écolier sur laquelle sont écrits à la craie le nom de l'ethnie et le numéro



de reposant. Les Noirs sont des maîtres dans l'art de palabrer. Il suffit qu'une poule ait picoré quelques grains de mil devant la case du voisin pour que celui-ci se fâche. Et Jules doit le recevoir et écrire une lettre (une mouquante) au chef coutumier pour y exposer les griefs (*matatas*) de l'offensé. Une fois enclenchée, la procédure peut nécessiter plusieurs séances auxquelles les voisins prennent un malin plaisir. Les échanges d'arguments entre les deux adversaires donnent lieu à des éclats de voix et à une pantomime qui ne sont qu'un des épisodes nombreux, trop nombreux pour être originaux. Les 25 Bwaka nous attendent. Il reste à les mesurer. La journée s'achève. La nuit tombe à 18 heures. Maurice, Jules et moi allons vers les feux de bois allumés par les Noirs pour éviter la visite d'une panthère ou d'un autre fauve. Le chef du village nous invite à nous asseoir parmi eux autour du feu qui éclaire les visages. On parle. On fait connaissance. J'ai studieusement appris quelques mots de lingala à Bruxelles. Il ne reste qu'à écouter et essayer de comprendre. Jules qui connaît tous les patois locaux sert d'interprète. Comment sont construites les cases en Europe ? Question à laquelle j'étais loin de m'attendre. J'essaie de donner une idée des maisons les unes contre les autres bordant des rues qui en croisent d'autres. Les maisons comportent plusieurs étages. Les rues sont encombrées par la circulation des camions et des voitures. Les piétons sont forcés de marcher sur un trottoir aménagé le long des maisons. Les Noirs m'écoutent. L'un d'eux me dit qu'il préfère leurs cases dans leur village où il n'y a ni voitures ni maisons collées les unes contre les autres et qui empêchent de voir le soleil et de sentir souffler le vent. Qui lui donnerait tort ? Un long silence. À la fin de la soirée, le chef nous raconte une légende transmise par voie orale sur les origines des Bwaka : « Les Bwaka habitaient dans les temps anciens l'autre rive de l'Oubangui, la rive située du côté où le soleil tombe la nuit. Les Bwaka riches d'enfants, avaient traversé le fleuve. Un très grand serpent jaune et noir avait enroulé sa queue autour d'un palmier de la rive gauche et posé sa tête sur l'autre rive. Les Bwaka ont

traversé la rivière avec femmes et enfants. La traversée une fois faite, le serpent jaune et noir a disparu. On ne l'a jamais revu. »

Nous quittons les Bwaka pour retrouver notre « gîte d'étape ». [...]

Réveil au lever du jour, à 6 heures.

25 autres Bwaka nous attendent. La coordination entre Maurice, Jules et moi s'améliore. 25 autres encore terminent notre journée.

### **Le chef des Bwaka raconte...**

Ce soir, le chef des Bwaka nous raconte que plus de dix de ses hommes avaient, il y a déjà longtemps, planté de jeunes cotonniers. Ils les avaient enfoncés dans des trous creusés à la houe espacés d'une longueur de bras étendus. Entre les rangées de plantes la même distance avait été respectée.

Maintenant tous ces jeunes plants ont grandi. Ils mesurent 1 m à 1 m 50 de hauteur, leurs feuilles sont épanouies. Comme le sont leurs fleurs jaunes qui donnent des graines renfermant de l'huile. Les graines sont recouvertes d'un léger mais abondant duvet de fibres blanches.

Ce sont ces légers duvets que les femmes vont cueillir de leurs mains expertes. Elles les rapportent au village et les font sécher dans de petites constructions de bambous tressés, placés les uns contre les autres. Les panneaux dressés s'appuient sur quatre poteaux qui soutiennent un toit fait de larges feuilles de palmier. Ce sont les duvets séchés qui fourniront une fibre textile.

Le vieux chef se souvient qu'un blanc employé à la Compagnie Cotonnière (le Cotonco) était venu discuter avec lui des conditions de l'opération : achat du terrain et rémunération des travailleurs.

Mais comment Ilombé s'y est-il pris pour se trouver au milieu de ses Bambenga, pourvu de son pagne en cotonnade ?

Le lendemain, vers 8 heures du matin un groupe d'une vingtaine de Bwaka Minagende du « Belge » nous croisent. L'un d'eux porte

un pot en argile crue de la forme d'une grosse papaye et pourvu d'un col de quelque 15 cm de hauteur et largement ouvert. Les gaillards sont munis de gros bâtons dont se servent les femmes pour broyer les racines de manioc.

Maurice nous dit que le pot a dû être modelé la veille par une vieille potière qui a eu soin d'en garnir l'intérieur de feuilles fraîchement cueillies.

Le col du pot va être déposé sur la bouche d'aération d'une termitière de façon à l'obturer. Et nous n'allons pas échapper aux bruits rythmés dont les Bwaka vont, jusqu'à la fin de l'après-midi nous gratifier en percutant les flancs de la termitière afin d'en faire sortir les termites à deux paires d'ailes égales qui resteront captives dans le pot. À la fin de la journée, un Bwaka obturera le col en le serrant des deux mains. Les Bwaka retourneront près de la potière pour qu'elle cuise le pot et les termites. Le pot dûment cuit sera brisé et les termites happées par des lèvres goulues qui en feront leur délice.

Le gîte d'étape retrouve son calme, nous retrouvons le nôtre.

### **Bwaka Mabo et Minagende**

Les jours se succèdent dans le calme. Nous arrivons peu à peu à augmenter le nombre de sujets qui veulent bien se présenter devant nous. Nous « attaquons » une nouvelle série de Bwaka : les Bwaka Mabo qui ne résident pas au « Belge ». La camionnette de l'agent territorial vient nous cueillir pour rentrer avec armes et bagages à Libenge. [...]

Et le lundi, le travail reprend. Nous nous attaquons au Bwaka Minagende de Bogilazo. La camionnette de l'agent territorial nous conduit à pied d'oeuvre. Tout se passe dans le calme. En deux jours 110 Bwaka sont mesurés et photographiés.

Mais le mercredi, dès le lever du jour, nous sommes réveillés par des mélodies répétitives dans lesquelles dominent les voix aiguës des femmes. Les sonorités sèches du balaphon soutiennent les chanteurs. La tam-tam résonne

et impose son rythme à l'ensemble. Maurice Totomby me dit qu'il s'agit du début des rites initiatiques de la N'gaza. Dans deux jours, les femmes se retireront dans la forêt. Les hommes sont exclus de ces cérémonies.

C'est une femme âgée qui préside le cérémonial qui au milieu des chants initiatiques se terminera par la clitorisectomie que la coutume impose aux filles nubiles. Les conditions dans lesquelles s'effectue cette opération ne peuvent que conduire à des hémorragies et des infections. Le Dr Gerkens arrive dans la camionnette que conduit l'agent sanitaire. Il me dit qu'il est vain de tenter de s'opposer à ces rites initiatiques. Seule la N'gaza fait de la jeune fille nubile une « vraie femme » que les hommes estimeront.

Le Dr Gerkens embarque gentiment mais fermement les plus mal en point des « vraies femmes » pour les conduire à l'hôpital de Libenge afin de parer au plus pressé.

Maurice, Jules et moi faisons partie de ce retour à Libenge. Nous avons fort peu dormi. Les cérémonies nous ont tenus éveillés la nuit comme le jour. [...]

Heureusement, Gerkens et ses collaborateurs peuvent faire face à la situation. Ce n'est pas la première fois qu'ils doivent soigner ces malheureuses victimes d'une « initiation » que la coutume exige.

Il va bien falloir reprendre le travail. Et c'est par les femmes Bwaka Minagende de Bogilazo que nous devons commencer, de « vraies femmes » admises comme telles par la coutume.

Notre travail recommence et nous retrouvons notre rythme : « Comment vous appelez-vous ? (*combo nayo*). Asseyez-vous sur la chaise (*kissa na kité*) ». En deux jours, nous mesurons et photographions 104 femmes. Et puis c'est aux 126 Bwaka Mabo, aux 99 Bwaka Minagende de Bomanga et aux 87 femmes de la même population que nous avons affaire.

### **Changement d'équipe**

Mais une camionnette du service territorial arrive. Le conducteur est l'agent territorial, Paul Danlois. Il nous apprend que le Docteur

Gerkens et sa famille doivent rentrer en Belgique : la mère de Madame Gerkens vient de mourir. Nous rentrons avec nos bagages à Libenge. [...] Tous les souvenirs de notre collaboration au Musée royal d'Histoire naturelle pendant les années sombres de la guerre me remontent à l'esprit. C'est à Georges Gerkens que je dois d'avoir accepté la proposition de l'Institut royal colonial belge. Et voilà qu'il faut que nous nous séparions.

L'avion DC 3 est prêt à s'envoler. Impossible de compter le nombre de personnes qui viennent témoigner leur sympathie aux partants.

L'avion décolle. Des Noirs, une centaine sans doute, crient : « Jambo Gellikinsse » (au revoir Gerkens).

Il faut bien que chacun reprenne ses esprits. J'avise un vieux Noir assis sur le bord du fossé de la route. Il a l'air effondré. Je m'adresse à lui en rassemblant le peu de lingala que je connais. Il me répond : « Il est parti dans le bateau du vent ». Dans le bateau du vent ! [...]

Dès le lendemain, je reprends contact avec Camille Dujardin, l'agent sanitaire, Maurice Totomby et Jules Salo.

Le Docteur Thomas, médecin-directeur du service de santé du Congo, à Léopoldville, a envoyé à l'agent sanitaire une lettre qui annonce l'arrivée prochaine d'un remplaçant du Docteur Gerkens. Il s'agit du Docteur Vachaudez.

Maurice connaît ce médecin. Il a déjà travaillé à Libenge avant le retour d'Europe du Docteur Gerkens.

Maurice nous décrit le nouvel arrivant : « C'est un homme de haute stature, aux épaules larges et très musclé. Il se détend de son travail en allant, en voiture, chasser dans la forêt. » [...]

Le Dr Vachaudez arrive à Libenge, le soir même, dans un avion venant de Léopoldville. Maurice nous l'a décrit. Mais la robustesse du « remplaçant » dépasse ce qu'il en a dit. « Remplaçant », c'est ce que dit le Dr Vachaudez en ajoutant que, célibataire invétéré, chasser ici et aller chasser ailleurs, ne peut qu'augmenter son expérience cynégétique, mais aussi ses

connaissances médicales en raison de variations locales de la pathologie tropicale. Et d'ajouter que le médecin-directeur Thomas remplace, quand il le faut, un médecin malade.

Le travail anthropologique qui est le nôtre, reprend ses droits. Nous voici installés à Bossobolo, au centre du territoire des Ngombe (Fig. 14). Les Ngombe sont essentiellement des cultivateurs de patates douces, de topinambours et de manioc. Ils ont à côté de chaque case, un petit jardin (*loupangs*) dans lequel ils plantent des choux et du « sombé ». Ils élèvent coqs et poules et une sorte de petit cochon sauvage rose et peu velu que les Bambenga prennent au filet de chasse. *Donnant, donnant.*

Notre objectif est d'examiner 11 hommes Ngombe du « Belge » avant de poursuivre notre enquête et de l'étendre à 105 hommes Ngombe (Monengbe) et à 89 femmes de la même ethnie.

### À Banzyville, en territoire Mongwandi

Et nous voici à Banzyville en territoire Mongwandi (Fig. 15).

Les Mongwandi sont d'habiles pêcheurs. Ils déposent dans le fond de l'Oubangui des nasses en bambou tressé où viennent s'engager les énormes « capitaines » et les silures abondants dans cette partie de la rivière. Ils utilisent aussi des filets, tendus entre deux pirogues, pour pêcher à la traîne.

100 Mongwandi se sont prêtés de bonne grâce à nos demandes. Cette peuplade ne manque pas de protéines. La rivière en est une inépuisable réserve.

Nous remontons le cours de l'Oubangui jusqu'au confluent de l'Ouelé et de la rivière Bomou. Là aussi l'ethnie Mongwandi se nourrit de poissons.

Au moment où nous commençons à examiner les hommes, je fais comme de coutume une courte inspection pour prendre contact avec chacun. Je me rends compte peu à peu que des sourires discrets animent les visages des uns sans que d'autres s'en émeuvent. Je mets à trouver étrange cette différence d'attitude.

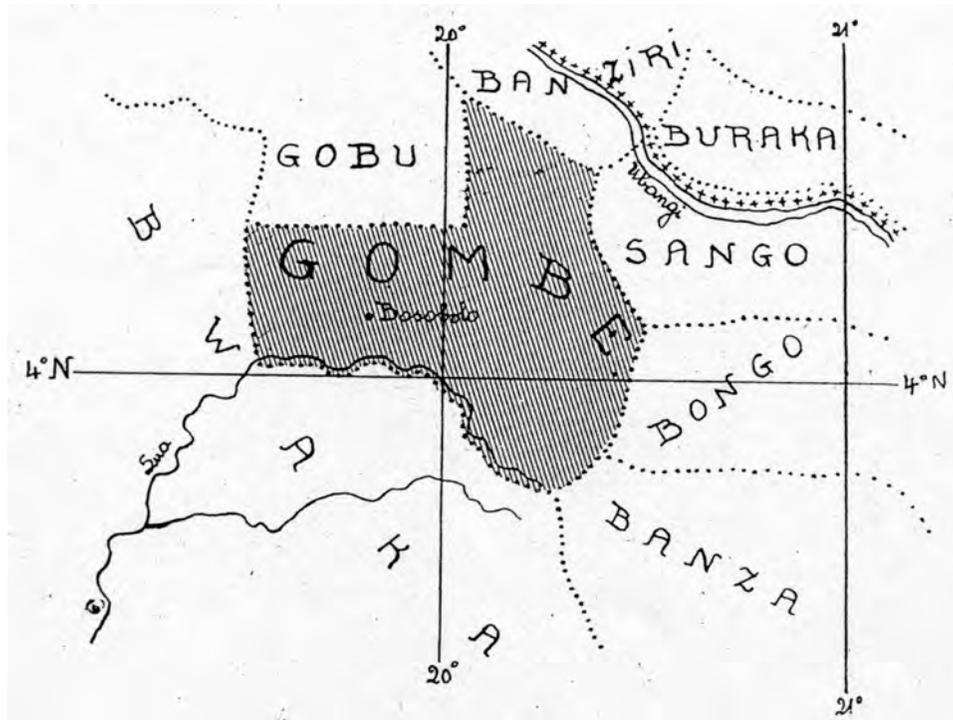


Fig. 14 — Carte du territoire des Gombe (ou Ngombe) (Maes & Boone, 1935. 1 : 236).

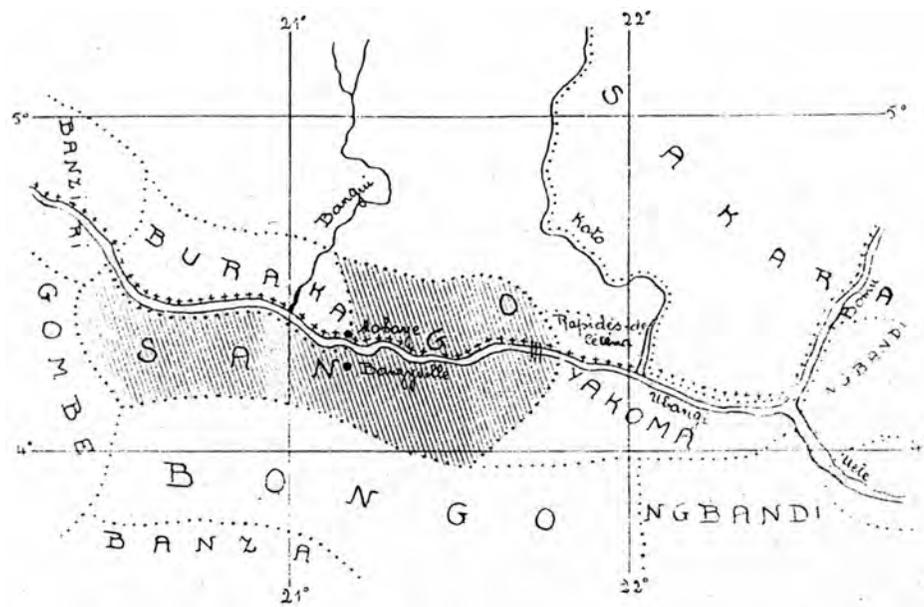


Fig. 15 — Carte du territoire des Sango (Maes & Boone, 1935. 1 : 319).

J'interromps mon inspection. Les sourires des uns deviennent des rires joyeux. Le visage des autres se fige. Je regarde Maurice qui observe la scène. Lui aussi se met à rire. La raison de toute cette surprenante comédie est qu'entre deux Songo s'intercale un Bongo. Il fallait que l'on vérifie si je tomberais dans le piège. Les Songo sont des gens plein d'avenir. 113 hommes et 118 femmes sont mesurés.

La série des examens anthropologiques est close.

### 18 avril 1949, lundi de Pâques

Le lundi de Pâques, je fais mes adieux à ceux qui m'ont tant aidé et encouragé. Je quitte Libenge. Un avion me conduit à Stanleyville, là où la boucle du Congo s'infléchit vers le sud pour se heurter aux chutes Stanley, impressionnantes par leur puissance. Les Wagénias, robustes payeurs, debout dans leurs pirogues qu'ils font remonter jusqu'aux chutes, parviennent à fixer des nasses de bambou tressé aux pieux enfoncés dans les fissures des chutes. La pêche est abondante, mais que d'efforts déployés. En amont des chutes de Stanley, le Congo devient le Loualaba qui traverse l'équateur. La hauteur des chutes est telle qu'il a fallu construire une ligne de chemin de fer reliant Stanleyville à Ponthierville.

Les Wagenia occupent les deux rives du fleuve jusqu'à la rivière Lilu, un affluent de droite (Fig. 16). Mais au sud du territoire des Walengolas, relayés sur la rive gauche par les Mituku et les Bakusu, les Wagenia occupent la rive droite sur un territoire étroit qui s'étend de la Lowa à la Lubudi.

Je dois attendre quatre jours à Stanleyville avant de rejoindre le Rwanda où, à Kabgaye, le Révérend-Père De Schrevel a exhumé des ossements humains accompagnés par une poterie inconnue des populations autochtones.

La chaleur est étouffante à Stanleyville mais pourquoi ne pas tenter de mesurer quelques Wagenia dont la musculature des épaules et des bras est impressionnante ? [...]

Le vendredi me revoici à l'aéroport de Stanleyville pour me rendre au Rwanda à la

demande du Révérend-Père De Schrevel, à Kabgaye.

Monsieur Xénakis et moi sommes assourdis par une bonne vingtaine de jeunes gens qui vont rejoindre le fameux collège de Boukavou, au sud du lac Kivu. Les vacances sont finies et les examens de fin de l'année suscitent d'âpres discussions au sujet des chances que chacun a de réussir.

L'avion s'élève peu à peu. Stanleyville est bâtie dans la « cuvette congolaise » à quelques 300 m d'altitude alors que, comme nous l'apprend l'hôtesse de l'air, la chaîne volcanique des Virunga, aux confins du Congo, du Rwanda et de l'Ouganda, culmine à 5.200 m, au Pic Marguerite. L'avion traverse bientôt une zone d'épais nuages. Il me semble que l'aile gauche passe fort près d'une paroi rocheuse. Et puis, peu à peu, nous volons en plein ciel bleu. [...]

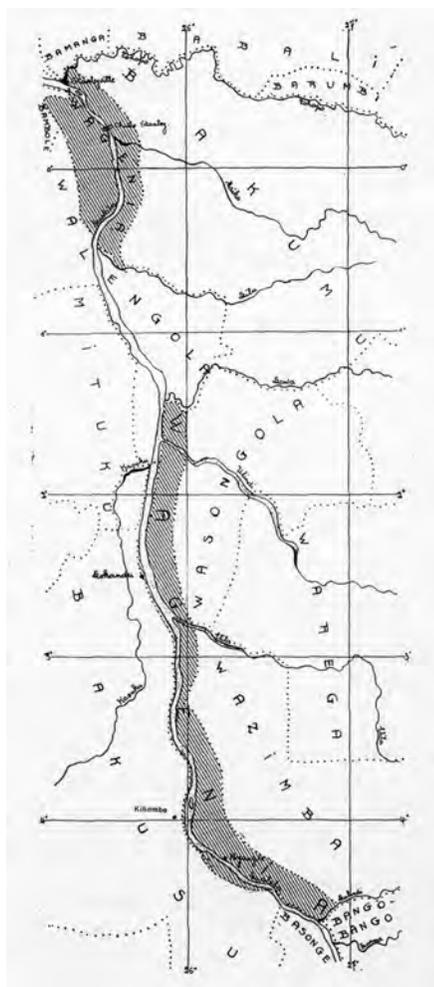


Fig. 16 — Carte du territoire des Wagenia (Maes & Boone, 1935. 1 : 330).

### Incursion au Kivou

Nous nous approchons du lac Kivou (Fig. 17), le lac aux eaux bleues, d'un bleu d'azur. Le nord du lac est barré par une coulée de lave noire provenant d'une éruption de volcan Niragongo. Au centre du lac apparaît une île. L'avion atterrit sur une piste étroite aménagée sur la crête rwandaise qui domine le lac Kivou, non loin de Boukavou.

À ma grande surprise, je suis accueilli par le Docteur Tenret qui, au Centre médical de l'Université de Bruxelles en Afrique centrale (Cemubac), étudie le problème de la tuberculose si fréquente dans la région. Le Docteur Tenret me conduit à la mission du Révérend-Père De Schrevel. Celui-ci nous montre la poterie dont les Rwandais actuels ne connaissent pas de semblable et aussi des ossements humains exhumés en même temps.

À mon grand regret, je dois déclarer au Révérend-Père De Schrevel qu'aucun des traits de la structure du crâne bien conservé ne paraît différer de ceux d'un Noir contemporain. Je dois aussi avouer mon incompetence concernant la poterie. Je ne suis pas archéologue.

Déçu certes, le Révérend-Père l'est. Tenret et moi le sommes aussi. [...]

Les Houtous sont d'habiles agriculteurs. Pendant la guerre, ils ont augmenté la superficie de leurs jardins en terrasse montant progressivement sur le flanc de collines. En plus de celles des patates douces et des topinambours, la culture des haricots nains a été intensifiée. Les Houtous ont obtenu quatre récoltes annuelles de haricots nains. Ces jardins en terrasse luttent contre l'érosion du sol. Et, vus d'avion, ils dessinent de longues stries qui s'étirent sur les flancs du « Pays des Mille Collines ».

L'île que j'ai vue sur le lac Kivou, c'est l'île d'Idwi. Sur cette île, le goître endémique pose des problèmes préoccupants.

Le Docteur Tenret ajoute, sans trop y croire, que les Rwandais iraient, la nuit, en pirogue déposer leurs morts dans l'île où ils trouveraient enfin le calme et le repos.

La lutte contre la tuberculose le préoccupe d'avantage. Les antibiotiques qu'il prescrit n'ont pas toujours l'effet désiré. Il faut tâtonner [...] avant de trouver celui qui provoque l'effet curatif recherché. Le Dr Tenret me rappelle que le climat du Rwanda varie beaucoup avec l'altitude. Sur les hauteurs, il arrive qu'il gèle. Les gîtes d'étape y sont construits en pierre, pourvus d'une cheminée où le randonneur peut allumer un feu de bois pour casser le froid. Les



Fig. 17 — Lac Kivu. Vue de la corniche de Nialukemba. Archives IRScNB - Film 145, photo 28.

tas de bois sont renouvelés par les agents territoriaux au fur et à mesure qu'on les brûle. Les hauts sommets du Rwanda sont le refuge des gorilles des montagnes.

Les Toutsis font pâturer leurs troupeaux en altitude (Fig. 18). Ils sont exposés aux infections pulmonaires (pneumonies, bronchites et pleurésies). L'hôpital d'Astrida<sup>3</sup> capitale du Rwanda, les accueille et les hospitalise si c'est nécessaire. Le Rwanda entre dans l'histoire avec la dynastie des rois Nyiginya, issus de l'ethnie guerrière des Toutsis. Les Toutsis sont un peuple d'éleveurs de vaches aux grandes cornes en forme de lyre. On suppose qu'ils proviendraient d'Éthiopie et qu'ils sont arrivés au Rwanda où ils ont adopté la langue des Houtous qui y étaient déjà installés.

Les Toutsis sont grands et minces, sont en jambes. Ils vivent du lait de leurs vaches. Ils font cailler ce lait dans des récipients en vanne très finement tressée.

Munis d'un bouclier et d'une lance, la tête empanachée, ils se livrent à des danses guerrières impressionnantes par l'agilité des danseurs qui sautent et chantent au rythme de hauts tambours en faisant sonner leurs anneaux de cheville.

Les Allemands, en 1894, mènent une première expédition militaire. Ils tentent ensuite d'intégrer la région à l'Afrique Orientale Allemande (Deutsche Ost-Afrika) sans pouvoir les contrôler entièrement.

En 1916, des affrontements entre les Allemands et la Force Publique Congolaise obligent les Allemands à se replier sur le Bouroundi. Le général belge Tombeur remporte la victoire décisive de Tabora.

En 1923, la Belgique reçoit un mandat sur la région qui prend le nom de Rwanda-Ouroundi. Les Toutsis constituent environ 15 % de la population, les Houtous 80 %. Les Twa pygmoides, peu nombreux, sont potiers.

Je rappelle au Dr Tenret que notre professeur commun, le Docteur Albert Dalcq, directeur des laboratoires d'Anatomie et d'Embryologie humaines de l'Université Libre de Bruxelles avait été médecin de la Force publique. J'étais l'assistant de M. Dalcq quand le Dr Tenret achevait ses études.

Le 30 mai, à midi, le Dr Tenret me ramène à l'aéroport. Nous allons nous quitter. Lui retournera à son dispensaire, moi, je vais rejoindre ma famille. L'avion s'envole vers Le Caire. À la nuit tombée, je regarde les feux de brousse, nombreux, me semble-t-il. Je me réveille à l'aéroport. Nous sommes conduits au « Guest-House » par des soldats armés de mitraillettes. Je pense qu'il doit exister de nouvelles tensions entre l'Égypte et le jeune état d'Israël. Il faut que les passagers s'arment de patience dans un climat d'hostilité.

<sup>3</sup> Centre colonial, actuellement Butaré.



Fig. 18 — Vaches rwandaises. Archives IRScNB - Film 145, photo 34.

La Belgique vient de sortir de la Deuxième Guerre mondiale mais on dirait que les nations ne sont satisfaites que si elles s'entre-déchirent.

Un vol plus court nous dépose à Athènes. Nous en repartons pour Bruxelles le 31 mai 1949, au matin. Nous survolons les Alpes dinariques. La couverture de neige luit sous le soleil. Le passage de notre avion provoque des avalanches qui dévalent les pentes en soulevant un nuage de neige blanche. À 3 heures de l'après-midi, nous atterrissons à Melsbroeck où nous attendaient ma femme et nos trois enfants.

Un taxi nous ramène à mon point de départ, le 8, rue Henri Maubel à Forest (Bruxelles).

Comme le chantait André-Modeste Grétry : « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?... ».

### Bibliographie

- DRONTSCHILOW K., 1913. Metrische Studien an 93 Schädeln aus Kamerun. *Archiv für Anthropologie*, **40** : 161-183.
- GOVAERTS A., DE RUDDER, GERKENS, GHEYS, GRAFFART, PÉRIER, TWIESELMANN, VAN MEIRHAEGE, 1945. Au sujet d'un nouvel indice de la débilité chez l'enfant. In : *Cours de Perfectionnement de Médecine et de Chirurgie*. Faculté de Médecine, Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, 56 p.
- HOMBERT J.-M. & PERROIS L. (éd.), 2007. *Cœur d'Afrique. Gorilles, cannibales et Pygmées dans le Gabon de Paul Du Chaillu*. CNRS Éditions, Paris, 2007
- MAES J. & BOONE O., 1935. Les peuplades du Congo belge : nom et situation géographique. In : *Publications du bureau de documentation ethnographique*. Monographies idéologiques. Musée du Congo belge. Tervuren, Belgique, **1** : 379 p.
- MOLLISON Th., 1938. Spezielle Methoden anthropologischer Messungen. In : E. ABERHALDEN (éd.), *Handbuch der biologischen Arbeitsmethoden*. Berlin, **468** : 34.
- TRILLES R. P., 1932. *Les Pygmées de la forêt équatoriale*. Paris, Blond et Gay, 530 p.
- TWIESELMANN F., 1942. Contribution à l'étude anthropologique des Pygmées d'Afrique occidentale. *Mémoires du Musée royal d'Histoire naturelle de Belgique*, 2<sup>ème</sup> ser., **27** : 1-31.
- TWIESELMANN F., 1950. Enquête anthropologique dans l'Oubangui. *Bulletin de la Société royale belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, **60/61** : 85-86.
- TWIESELMANN F., 1952. Les Pygmées d'Afrique centrale. *Reflets du Monde*, **4** : 1-20.
- TWIESELMANN F., 1990. *L'patois d'Bouyon*. Diffusé par les Presses Universitaires de Bruxelles, 124 p.
- TWIESELMANN F., 1992. *Ma petite jeunesse à Bouillon. Mémoires*. Treignes, Belgique, Éditions D.I.R.E., 208 p.
- TWIESELMANN F., 1999. *La Deuxième Guerre mondiale telle qu'elle a été vécue par ma famille. Mémoires*. Treignes, Belgique, Éditions D.I.R.E., 336 p.
- VALLOIS H. V., 1938. Les Pygmées et l'origine de l'Homme. *Revue Scientifique*, **15 juin 1938** : 1-10.
- VALLOIS H. V., 1940. New Research on Western Negrillos. *American Journal of physical Anthropology*, **26** : 449-471.
- VRYDAGH-LAUREUX S., 1977. Dermatoglyphes de Noirs de la région de Libenge (Zaïre). *Bulletin de la Société royale belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, **88** : 125-143.
- VRYDAGH-LAUREUX S., 1979. Dermatoglyphes palmaires de Noirs de la région de Libenge (Zaïre). *Bulletin de la Société royale belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, **90** : 179-195.
- VRYDAGH-LAUREUX S., 1980. Dermatoglyphes de Pygmées Bambenga (Zaïre occidental). *Bulletin de la Société royale belge d'Anthropologie et de Préhistoire*, **91** : 139-148.

Rosine ORBAN

Laboratoire d'Anthropologie

Institut royal des Sciences naturelles

de Belgique (IRScNB)

Rue Vautier, 29

B-1000 BRUXELLES (Belgique)

Rosine.Orban@sciencesnaturelles.be

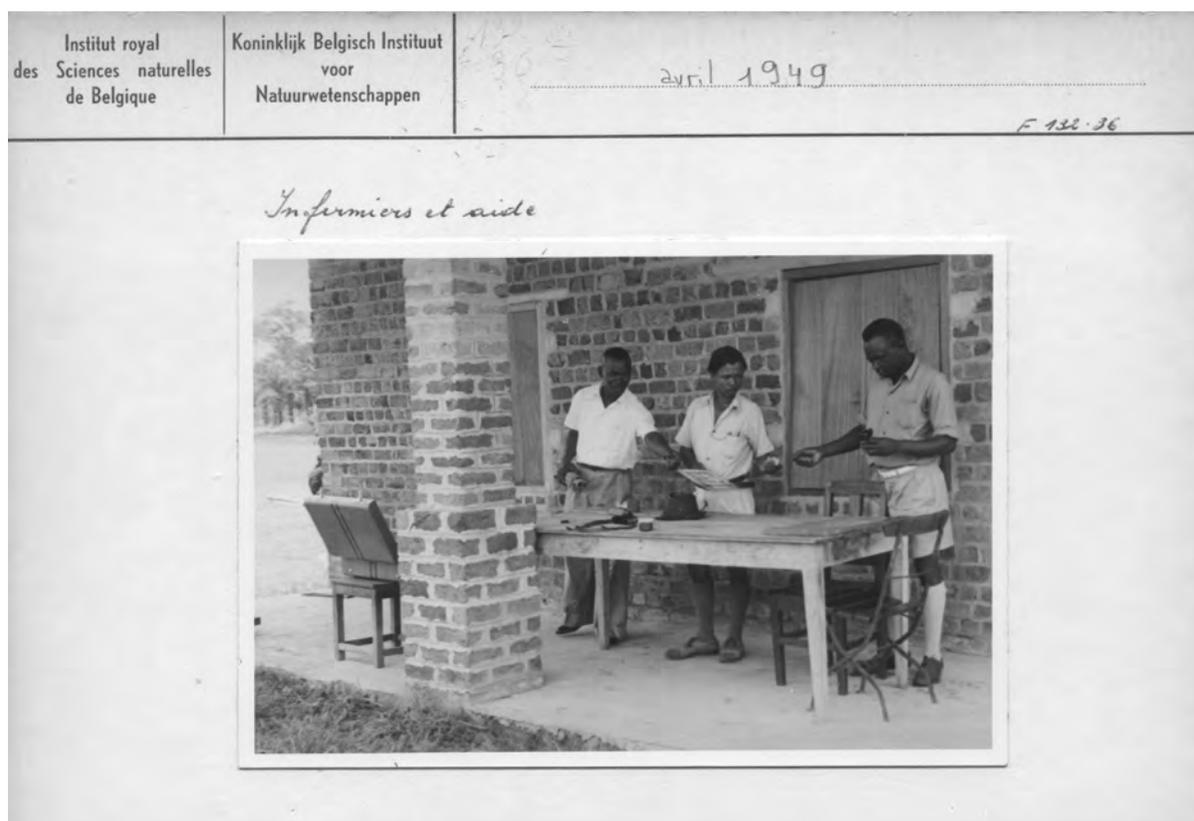
François TWIESELMANN † [1910-1999]

Institut royal des Sciences naturelles

de Belgique (IRScNB) et

Université Libre de Bruxelles

**Annexe 1** — Archive photographique de l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique (IRScNB). Groupe de collaborateurs à l'enquête biométrique (infirmiers et aide, avril 1949). Film 132, photo 36.



**Annexe 2.1** — Nombre d'individus (n) mesurés par ethnie (extrait du « Rapport annuel pour 1949 » de la section d'Anthropologie, IRScNB, p. 8).

| Dénomination des ethnies (d'après Maes & Boone, 1935) | Hommes (n) | Dates des mesures (1949) | Femmes (n) | Date des mesures (1949) |
|---|------------|--------------------------|------------|-------------------------|
| Pygmées   | 35         | 15 au 23 février         | –          | –                       |
| Ngombe (Belge)  | 111        | 14 au 23 février         | –          | –                       |
| Bwaka-Mabo (Belge)                                    | 126        | 18 février au 18 mars    | –          | –                       |
| Bwaka Minagende (Bomanga)                             | 99         | 25 au 28 février         | 87         | 7 et 8 mars             |
| Bwaka-Minagende (Bogilazo)                            | 110        | 28 février au 3 mars     | 104        | 4 et 5 mars             |
| Bwaka-Minagende (Belge)                               | 110        | 11 au 30 mars            | –          | –                       |
| Mongwandi   | 100        | 10 mars au 1 avril       | –          | –                       |
| Sango   | 113        | 21 mars au 6 avril       | 118        | 23 mars au 1 avril      |
| Ngombe (Monengbe)                                     | 105        | 1 au 6 avril             | 89         | 2 au 6 avril            |

Annexe 2.2 — Fiche biométrique d'un Bambenga. La technique de mensuration est reprise dans l'Aide-mémoire d'anthropométrie (Twisselmann F., 1952. Mémoire de l'Institut royal colonial belge, 25 (4) : 61 p.).

no 37/1 <sup>20</sup>

*Bentrie Libenge*  
*Sango Kumbou*

Nom & prénom *Dukene Gabriel* Date examen *21-3-49*  
Lieu & date naissance *Sango* âge *app. 40*  
Lieu & date naissance parents: père mère

---

|                |                    |         |
|----------------|--------------------|---------|
| 1 Poids        | 1 L. tête          | 196     |
| 2 Taille       | 2 L. tête          | 157     |
| 6 T. ép. iliaq | 3 L. front         | 115     |
| 7. L. bras     | 4 L. bisygo        | 139     |
| 11 D. biacr    | 5 L. bigo          | 112     |
| 15 D. bicrète  | 6 H. tête          | 121     |
| 17 P. xyph     | 8 H. nas-ment      | 123     |
| 20 P. Bras     | 9 H. nas-sto       | 77      |
| 21 P. cuisse   | 10 H. nez          | 46      |
| 22 P. mollet   | 11 L. nez          | 47 - 32 |
| 25 T. Ass      | 12 Angl. int. oeil | 43      |
|                | 13 Angl. ext. oeil | 103     |
|                | 15 H. lèvres       | 24      |
|                | 16 L. lèvres       | 56      |
|                | 17 H. Oreilles     | 58      |
|                | 18 L. oreilles     | 37      |
|                | Yeux               | P1P2    |
|                | Cheveux : couleur  | Y       |
|                | Forme              |         |

*suiv. no 657B*